

Premier de cordée ?

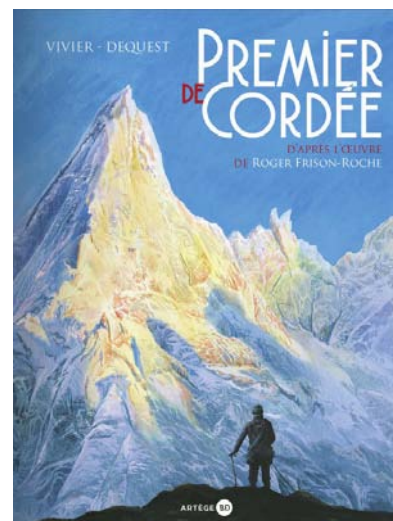
Jean-Michel Saussois

*« Maturité de l'homme : cela signifie avoir retrouvé
le sérieux que l'on mettait dans ses jeux, enfant »
(Nietzsche, Par-delà bien et mal)*

*« L'alpinisme est le sport des intellectuels,
il exige une certaine dose d'imagination poétique »,
(A. O. Wheeler membre fondateur du club alpin canadien)*

*P*remier de cordée. Mon premier roman, lu à l'âge de huit ou dix ans, je ne sais plus exactement. Je veux suivre les traces de Frison Roche, non pas celles de l'alpiniste mais celles de l'écrivain.

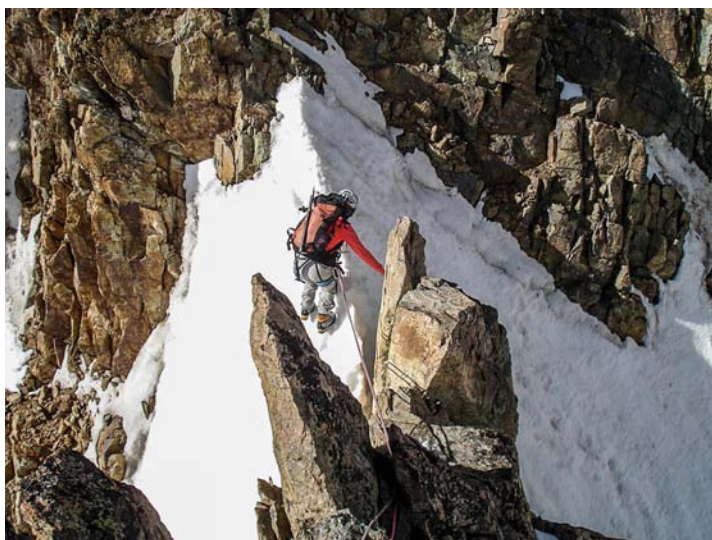
Face au Mont Blanc, au pied du Brévent, dans une chaise longue, enfant, j'ai lu *Premier de cordée*. La beauté du Mont Blanc surgit, là, devant vous ; comme une évidence, vous êtes pris par cette beauté, elle vous intrigue et vous traverse. Mystère. Papa et maman se mettent au lit, ils allument la bougie, qu'est-ce qui fond ? Je suis muet. La bougie ! me disait ma grand-mère en éclatant de rire. Le paysage alpin sera ma scène primitive. L'enfant se jure à lui-même qu'il verra un jour ce qui se passe derrière les séracs. L'enfant veut voir de près ces pointillés qui indiquent sur le topo/guide que la voie contourne le rocher par-derrière. Je passais des heures à regarder le glacier des Nantillons, l'aiguille de Laitière, le Peigne, l'arête des Pèlerins. Whympfer, Eccles, Kummer, Gervasutti, les pionniers étaient là, à portée de jumelles. Je jouais au premier de cordée. Je me projetais dans Joseph Ravel, Michel Croz, Alexandre Burgener, les guides de légende. Par beau temps, je remarquais un scintillement étrange au milieu d'un champ de crevasses et de séracs instables, jonction entre deux glaciers. C'était le toit en aluminium d'un refuge accroché aux rochers dit des grands mulets. J'imaginai la vie à l'intérieur de cette cabane installée dès 1853 par la compagnie des guides de Chamonix. J'ai parcouru des dizaines de fois cette longue montée qui part des ruines de l'ancienne station de l'Aiguille du Midi pour ensuite franchir un labyrinthe de crevasses et atteindre le petit plateau puis le grand plateau



puis le refuge Vallot et prendre les bosses par la gauche pour arriver enfin au sommet du Mont Blanc.

J'imaginai des tracés et j'atteignais plus ou moins facilement le sommet depuis ma chaise longue. Jouer sérieusement à l'alpiniste, je jouais à être premier de cordée. Je grimpais par la pensée. Tout semblait facile. Sans le savoir, je retrouvais plus tard la belle définition que donne de l'alpinisme le grimpeur Gaston Rebuffat, une définition gravée sur sa tombe : « *mener son corps là où une première fois le regard s'est posé* ». Il n'y a de montagne que pour ceux qui pensent la gravir. Ceux qui ne pensent pas la gravir ne la voient pas. Les paysans de la vallée de Chamonix ont attendu l'arrivée des Anglais pour se rendre compte de l'existence de la montagne qui était jusqu'alors diabolisée. Montagnes maudites. Les paysans de Chamouni n'avaient pas l'idée d'aller grimper sur le Mont Blanc comme d'ailleurs les paysans népalais n'avaient jamais eu l'idée d'aller grimper sur l'Annapurna.

Je relis *Premier de cordée*. Alpiniste confirmé, Frison Roche réussit à faire partager au lecteur sa passion pour la haute montagne en racontant une histoire. Ruse de l'écrivain. L'histoire permet de faire avaler la pilule des descriptions des vires verglacées, des dièdres impossibles, des ponts de neige sournois, des rimées infranchissables.



Voilà l'histoire racontée. Un fils de guide va rechercher le corps de son père, Servettaz. Son père a dévissé d'une paroi : « *ses doigts griffèrent le granit sans l'accrocher et il tomba à la renverse sans pousser un cri* ». Cette chute mortelle, le guide la doit à son client qui l'avait forcé à continuer l'escalade du Dru et cela malgré l'orage. Servettaz n'avait pas su résister à la pression insidieuse de son client. Mort par orgueil professionnel, mort pour ne pas s'entendre traiter de poule mouillée par un Monsieur, un

Monchu, comme on disait alors dans la vallée. Le fils, en allant chercher le corps de son père, fera lui aussi une chute. Rétabli, le jeune Servettaz découvrira alors qu'il a le vertige. Ce vertige, il le surmontera à force de courage pour devenir guide à son tour. Tel père, tel fils.

Si la montagne est une affaire de courage c'est aussi une affaire de foi tel un Maurice Herzog qui purifie son âme au fur et à mesure qu'il s'élève vers l'Annapurna. En abordant un couloir de glace, Herzog pense à l'échelle de sainte Thérèse d'Avila. Cette histoire de psychisme ascensionnel où l'homme élèverait son esprit au fur et à mesure qu'il élève son corps m'a toujours intrigué. Pourquoi y aurait-il un rapport entre la grandeur de l'esprit et la grandeur d'une montagne ? La montagne m'évoque plus

Diogène que Platon. La montagne appelle une philosophie de plain-pied. On marche avec ses pieds, on escalade avec ses pieds. L'alpiniste tient debout sans étais même s'il a besoin de piolet ou de bâtons. Il aime aussi l'économie des moyens, il est avare de son énergie dépensée, il préférera des petits pas aux grandes enjambées. Sur un chemin, il utilisera le moindre petit caillou qui lui évitera de trop lever son pied, histoire de s'économiser. En grim pant, on puise sa force dans ses propres ressources. La cordée est autonome et produit elle-même sa progression. Cette mer de nuages que vous voyez du hublot de l'avion a été atteinte avec des pieds et des mains, non avec du kérosène.

Le ciel du sommet, vous l'atteignez avec vos ressources intimes, votre corps, votre sueur, votre souffle, le battement du cœur qui pulse votre carotide. Vous ne brûlez pas d'énergie fossile, vous brûlez votre propre énergie. La haute montagne ? Une façon de penser l'altitude, une manière de fabriquer son jugement pour agir, une école aussi pour apprendre à renoncer à temps avant qu'il ne soit trop tard. Exemple. Vous êtes en retard sur l'horaire prévu pour attaquer un couloir de glace et les pierres enchâssées dans la glace vont bientôt être libérées par les premiers rayons du soleil ou bien votre progression sur le rocher est trop lente, les premiers grondements de tonnerre indiquent que vous ne pourrez pas sortir du sommet à temps. Il faut alors savoir renoncer et descendre au plus vite. Ravaler sa fierté et sa corde. Rien à voir avec le dépassement de soi ou l'héroïsme de qui sait souffrir et endurer, ces enflures de style qui caractérisent trop souvent le genre « roman de montagne ». La dureté du granit qui fait saigner le bout des doigts, le vent du nord/est qui creuse les joues et forme des rides irréversibles, la force des muscles fessiers qui vous permettra un rétablissement inespéré sur une terrasse en dévers. Ceux qui ont des arrière-pensées politiques ont vite compris l'enjeu de cette rhétorique du mâle blanc viril. De latente, la dérive fasciste devient manifeste. Hitler félicite publiquement les quatre vainqueurs de l'Eiger et Mussolini fait de même pour les vainqueurs italiens de la Walker. Cette rhétorique magnifie l'étoffe des héros, avec une petite musique en arrière-plan, à bas les intellectuels, ces enculeurs de mouche qui passent leur temps à voyager autour de leur crâne ! Ne pas recourir aux boursoufflures de style, ni aux poussées mystiques.

Je ne décrirai donc pas mes doigts de pieds putréfiés, mes mains ne seront pas réduites à des moignons ; je ne suis pas non plus Lionel Terray grim pant le Fitz Roy en Patagonie. Mes courses en haute montagne sont bien loin de l'expédition du Makâlû ou de la face Nord du Cervin en hiver. Je décris une course de montagne sans histoire. Le silence d'une marche d'approche dans une nuit trouée par une petite lampe frontale ; une marche dont la seule direction est d'aller au pied d'une paroi définie le soir au refuge avec le guide. Le jour se lève au rythme de la marche encordée, le corps se réveille lentement, les articulations font leur travail, au rythme des crampons qui crissent sur la neige à peine croûtée. La respiration : respirez, ne respirez plus. Ce ne sont pas les injonctions du radiologue mais vos propres sensations, celles des poumons qui jouent à l'accordéon. Au pied du mur. Prendre son temps pour remplacer les

crampons par des chaussons qui vont vite se transformer en bourreaux pour des pieds qui n'auront plus rien à dire. Torturés en silence. Les baudriers peuvent être enfilés sans hâte. Le premier de cordée disparaît rapidement, reste la corde. Relais, crie le guide ! Je pars ! Éprouver la connivence entre le client et son guide. Un lien fort. Sentir aussi qu'escalader une paroi est aussi une manière de sentir la géographie. Sentir avec ses doigts la différence entre la certitude et le doute, entre le granit et le calcaire. Donner tout son sens à l'expression charger une prise lorsque la décision de basculer tout son poids d'un pied sur l'autre est prise. Prendre dans la main une pierre instable et la remettre avec précaution dans son logement et ressentir une forte sensation d'humilité qui peut servir, une fois revenu à la vie professionnelle. Rappeler une corde en espérant qu'elle ne se coince pas dans une fissure. Sentir. Le vide, le vent, le silence des parois, le choucas qui vient vous voir, tout étonné de vous trouver là suspendu à une corde. Décrire l'inconfort des bivouacs décidés à la hâte faute de ne pouvoir escalader la nuit, décrire le moment intense de concentration qui fait que votre pied vous fera passer *un mauvais pas*. Passer du dur au mou dans un terrain qualifié de *mixte* dans un topo-guide. Marcher corde tendue et ressentir la confiance réciproque parcourir la corde entre deux personnes. Marcher sur le fil d'une arête et souffler sans penser à rien d'autre.

Découvrir les multiples bleus des séracs d'un glacier. Les couleurs *sont à voir* et il faut les prendre comme telles. Il faut les voir *là*. Comment parler des bleus et des gris de la glace ? Reprises avec des mots pour les décrire, les couleurs se transforment. C'est la même chose pour la peinture, il faut voir les noirs de Soulage dans un musée plutôt que de lire une description sur les noirs de Soulage. Une peinture pense de façon non verbale ; il n'y a pas de mots possibles pour dire l'œuvre, la peinture vous appelle. Votre œil saisit cette évidence Eh bien c'est la même chose pour la haute montagne ; elle vous convoque dans sa brutalité évidente ; elle vous dit quelque chose sans pour autant pouvoir mettre des mots. Sentir de se trouver absurdement minuscule au pied d'une muraille à grimper même en second de cordée avec un guide reconnu pour avoir grimpé *el capitan*. Le philosophe Bachelard parle de destin d'écrasement lorsqu'on contemple un rocher. Vous êtes seul parmi ces amas de pierre, ces enceintes minérales à l'écart de tout, à l'écart des hommes. Rien n'y pousse, vous finissez par vous demander ce que vous faites là, dans cette architecture de pierre qui semble bannir tout désir, toute humanité. Sentir l'absurdité de l'ampleur, de l'envergure. Vous atteignez une corniche de neige et tout d'un coup vous avez honte de la trace que vous allez laisser, vous n'êtes pas à votre place et pourtant vous y êtes. La haute montagne vous donne un sentiment d'hostilité lorsque vous osez la déranger et qui vous susurre : vous n'avez rien à faire ici, laissez-moi tranquille ; *no pises mi blancor almodinado* écrit le poète Garcia Lorca. Ne foule pas ma blancheur immaculée. Alors à l'écoute de l'injonction de la lune blanche, vous cherchez à trouver une sortie, *uscita* en italien.

Reuscire ■